

DE L'AMOUR  
JE ME SOUVIENS

17

Plutôt que de nous éclairer sur un sujet, l'archive peut obscurcir la lecture qu'on a d'un écrivain, troubler la connaissance que l'on croyait avoir de lui, nous conforter dans le mystère. Une personne, à un moment particulier de sa vie dont on ne sait presque rien et par conséquent, par le biais duquel on ne peut tirer aucune conclusion, va écrire une phrase dans un cahier. Une première version, qui surplombera le souvenir. Sans se soucier de l'exactitude. Très vite, on comprend que ça parle d'amour. Rapidement, on en soupèse la gravité. Ça com-

mente à la première personne du singulier, puis peu à peu, elle prend la place du *je*. On ne sait plus si on a affaire à un journal intime ou au début d'un roman, et quelles en sont les limites. Mais on ne se pose pas cette question, on a plutôt confiance en ce qui est écrit. C'est entouré de petites notes (*téléphoner à, envoyer courrier pour*), de gri-bouillages (téléphoniques, d'enfant), de recettes vietnamiennes. De consignes d'écriture, puisque: *Rien ne devrait être clair* <sup>1</sup>. On revoit le sourire espiègle de cette petite dame qui, lorsqu'un journaliste lui

demandait si elle avait vraiment eu un amant chinois en Indochine ou si sa mère était, comme elle l'écrivait, pianiste dans un cinéma, répondait: j'ai un peu triché...

« En marge » et « entre les lignes » sont des expressions faites pour l'archive. On y cherche la faille MD, comme on mène une enquête dans une affaire où l'écrit remplace les faits réels – où tout ce qu'on en ressortira ne sera, de toute évidence et avec délicatesse si possible, que préssumé.

On se sent un peu comme Jacques Hold face à Lol V. Stein.

1987

« *Le livre ne représente tout au plus ce que je pense certaines fois, certains jours, de certaines choses* <sup>2</sup> . » Ainsi commence *La vie matérielle*. Un « bavardage » écrit autant qu'oral, qui se débarrasse du soi-disant poids des mots et de la prétention d'une pensée définitive. Qui admet ses paradoxes. S'y accumulent des histoires retrouvées ou fabriquées, racontées ou récitées, avant ou après que Jérôme Beaujour ait décroché son téléphone. Car Marguerite parle beaucoup. Elle, dont les personnages absents se déplacent dans un silence de magnétophone (un audacieux a lancé la musique de Carlos d'Alessio), aime parler sans cesse, à n'importe qui, de n'importe quoi. Cela la rassure. Dans l'avion, elle parle encore, même si l'on feint de ne pas reconnaître l'écrivain qu'elle est, même si on ne lui répond pas, que tout ça résonne dans le vide. Peut-être la trouve-t-on inquiétante. Peut-être est-on muet comme on peut l'être face à Nathalie Granger ou Anne-Marie Stretter. On a peur d'être embarqué dans les pensées de cette femme qui parle comme elle écrit, à la vitesse d'un stylo sur le papier, avec l'intonation des voix off de ses films. Pause. Elle dit. On parle quelque part. Il la regarde. Elle parle, d'une écriture courante, presque distraite, qui largue le style et s'épure, dans une apparente nonchalance ne découlant que de la volonté de saisir les pensées comme elles se présentent. Qui affleurent, qui remontent parfois de loin. « *Pour aller vite, pour ne pas perdre* <sup>3</sup> . »

1957

Si Marguerite a généralement tracé sur ce qu'elle appelait l'autoroute de la parole, elle a aussi tenté, dans *La vie matérielle*, d'évoquer une voie sans issue. L'impasse Gérard Jarlot. Elle l'avait rencontré à Paris, dans une fête où elle était venue chercher un amant. On ne sait pas pour quelles raisons il la voulait, mais c'est le terme qu'elle emploie. Elle raconte qu'il l'attendait depuis des jours dans un café. Une fois, elle a cédé – elle est entrée dans le café. Avec le recul, elle précise: comme on va à l'échafaud.

Cet homme avait toutes sortes de qualités, mais qu'un élément spécifique de sa personnalité parasitait en permanence: il mentait. « *À un point tel qu'on ne pouvait pas du tout imaginer quand il racontait une histoire, une rencontre, etc., que cela puisse avoir eu lieu. Il mentait bien. Oui. C'est un mensonge très riche, très nombreux en détails, imparable* <sup>4</sup> . » On ne peut donc établir une réalité de l'individu Gérard Jarlot qu'à partir d'éléments extérieurs, qui ne se frayent pas un chemin à travers la parole altérante du menteur, ce que fait Marguerite: il était beau, athlétique. Il était journaliste à *France Dimanche*, quand ils se sont rencontrés. Il écrivait aussi des romans. Des romans d'amour romancés. Élevé avec le dévouement d'une mère seule, dans le décor bourgeois de la ville d'Autun, on le trouvait charmant, drôle, distingué, dragueur.

Assez tôt, il quitte la vie de famille.

<sup>1</sup> Note dans la marge du script du *Ravissement de Lol V Stein*, page I du répertoire A5, dossier DRS 28 16 consulté à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine (IMEC) <sup>2</sup> Marguerite Duras, *La vie matérielle*, Paris, Folio, 1987, p. 9 <sup>3</sup> Marguerite Duras invitée par Bernard Pivot dans *Apostrophe*, 1984, 80 minutes <sup>4</sup> Extrait d'un entretien avec Jérôme Beaujour destiné à la publication de *La vie matérielle* Dossier *L'homme menti* DRS 40 9 consulté à l'IMEC

Il préfère manœuvrer sa personne dans une zone sans attaches, sans édifices, sans biographie.

Cette désinvolture fascine Marguerite, en même temps qu'elle l'exaspère. Au début c'est étrange, puis c'est à devenir fou, enfin on s'y habitue.

Amoureuse, elle l'est donc follement, et s'entête à vouloir prendre le temps de comprendre. Mais l'incertitude l'occupe au quotidien. « *Les hommes n'aiment pas parler de l'amour. Son mensonge l'y obligeait, harcelé par moi il vivait un enfer; une remise au point constante du moindre événement, l'achat d'un paquet de cigarettes, d'un pull-over, une maladie de l'un de ses enfants, un ennui avec son journal* 5 .»



Dominique Auvray, Marguerite,  
telle qu'en elle-même,  
un portrait par Dominique Auvray, 2002  
© Jean Mascolo et Dominique Auvray

Elle tire sur des fils qui ont la consistance d'un chewing-gum.

La vérité, si elle existe, est aussi insaisissable que Gérard – de là lui vient le désir de traquer cet amour-là, cette déveine qui semble n'aller nulle part. Le mensonge donne une densité à cet homme. S'il n'est pas l'amant idéal, et malgré tout le désir dont elle l'enrobe, Gérard a la densité d'un fascinant sujet d'observation.

Alors elle le suit dans les bars, boit avec lui, le regarde, fou de désir pour d'autres femmes. Elle se trouve, elle aussi, des amants, qui à leur tour rendront Gérard furieux.

Lorsque, suite à un infarctus, le sexe lui est interdit par les médecins, Gérard se remet à écrire. Elle relit pour lui, dans ce long manuscrit qu'il a entamé, l'interminable description d'une jeune femme rousse. « *Alors elle disait que c'était tout à fait abouti, très beau, oui, très beau. Quoi, qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus. Très beau. Génial? Admirable. Rose, cette femme, admirable. Roman romanesque sans la moindre faute de genre* 6 .» Tout aussi indémêlable que son auteur. Jalousie littéraire ou sentimentale? Dans les deux cas, Marguerite a sa conclusion. Un homme qui est mauvais écrivain a plus de chances de faire admirablement l'amour, insouciant qu'il est. Et inversement.

#### 1962

Les attentes que Marguerite Duras et Gérard Jarlot ont l'un pour l'autre sont loin d'être explicables. Chaotique, leur relation d'écrivains bourreaux des cœurs est jalonnée de rivalités. Ils ne s'apaisent que lorsqu'ils travaillent ensemble. Les projets s'accumulent. Leur relation tumultueuse se cherche une raison. Une manière d'exister à deux dans la tromperie permanente, malgré les crises inévitables, en ne cédant pas leur âme à ces notions qui définissent communément l'être amoureux : tendresse, langueur, dépendance, attente, jalousie.

Sur le papier, l'intelligence remplace peu à peu l'amour passionné – celui qui menace de rendre fou. Ils écrivent ensemble le scénario de *Sans merveille*, histoire aussi minutieuse et savoureusement détaillée qu'un mensonge de Gérard Jarlot, vantant un nouvel amour qui envisagerait les cachotteries de l'autre comme le signe concret de sa singularité. « *Le temps viendra peut-être, pourtant, où le mensonge, le secret, seront admis et respectés, où l'on reconnaîtra qu'ils sont loin d'être inconciliables avec l'amour – à l'extrême de l'hypothèse: qu'ils risquent même d'être nécessaires à l'amour? Comme l'art, l'art d'aimer contient son futurisme* 7 .»

5 Extrait d'un entretien avec Jérôme Beaujour destiné à la publication de *La vie matérielle* Dossier *L'homme ment1* DRS 40 9 consulté à l'IMEC 6 Extrait du scénario de *Sans merveille*, écrit par Marguerite Duras et Gérard Jarlot, dactylographié et annoté Dossier *Sans merveille* DRS 29 2 consulté à l'IMEC 7 Extrait du projet inachevé de *L'homme ment1*, p. 6 Dossier *L'homme ment1* DRS 40 9 consulté à l'IMEC

Cet amour dit révolutionnaire, orchestré par le personnage masculin, serait placé sous le signe de la tolérance. Elle tolère, je tolère. Nous supportons. La femme acquiesce. Elle dit : « *Je ne sais pas qui tu es. Personne ne le sait. Je t'aime. J'aime quelqu'un dont je ne sais pas qui il est* » 8 .»

1963

Marguerite disparaît. Arrêter l'aventure Jarlot c'est d'abord arrêter l'alcool, dans lequel quelques souvenirs surnagent. Isolée dans son appartement des Roches Noires, à Trouville-sur-Mer, elle évite de regarder la mer trop longtemps. Vers la fenêtre se trouve son petit cahier à spirales et couverture jaune. « *Quand je suis en promenade l'après-midi, cette idée me vient. Je me vois détruite par votre absence, réduite à me conduire, à me nourrir, et je le fais très bien. Vidée de cet énorme encombrement du cœur.*

– *La mer dans la glace. Je suis celle que je dois être. Je suis bien.* [...]

– *Je déplace des objets dans ma chambre. Ensuite je les regarde ainsi déplacés. Je les imagine indéfiniment déplacés de leur désignation première jusqu'à ce que la souffrance s'empare de moi à ne pas pouvoir décider d'une place définitive de ces objets. Alors je pense à vous qui pourriez me dire où les mettre pour l'éternité, les arrêter. Parfois cela gagne mon corps. Qui n'a pas de place véritable Je me promène dans la ville. Je promène ce corps laissé* 9 .»

C'est un peu difficile au début, mais Marguerite reprend la parole. Elle commence par dire son errance dans les jours. Oui, il faut bien s'occuper.

Et sans l'écriture-fleuve qui vide sa bouche en même temps qu'elle remplit ses livres, Marguerite s'imagine périr d'ennui. Si elle manque de courage, c'est justement de celui de ne rien faire. Les gens normaux n'ont pas peur de ne rien faire. Ils possèdent l'admirable faculté de vivre simplement. À la différence de Marguerite, ils n'ont pas peur. Ils n'ont pas besoin de l'écriture, ni l'inquiétude de la fin du livre. De se trouver dépossédés de leur histoire.

Tout à coup seuls dans leur cuisine.

« *L'amour serait vécu comme une maladie de l'être vivant, je le crois. On ne voit qu'un seul objet, ce qui n'est pas cet objet est le reste, ce qui n'est plus vu, ce qui n'est plus loisible d'être vu* » 10 .»

Comme à Neauphle-le-Château, comme à Vinh Long en Indochine, elle plonge ses mains dans le riz – cette nourriture élémentaire. Il faut bien le laver, et plusieurs fois, c'est important. Enlever

les poussières d'hydrocarbures que les cargos dégagent. Retirer l'amidon qui enveloppe les petits grains blancs. Saler avec du nuoc-mâm.

Cuisiner, c'est pour les autres. Seul, ça s'appelle se nourrir. Les tâches quotidiennes sont aussi sécurisantes que l'écriture. Elles occupent, et maintiennent Marguerite dans la vie. Aux Roches Noires elle se remet à exister, à travers tous les personnages qui la visitent.

Aujourd'hui, c'est Lola Valérie Stein qui vient dîner. Elle va vivre ici quelque temps. Elles parleront des hommes. Lol aussi, à l'époque, en avait connu un qui courait après toutes les femmes.

« *Folle, elle l'était, Lol* » 11 .» Elle était la folie, crainte et admirée, de son auteur. Lointaine, insensible à la scène de la trahison qui fit souffrir Marguerite durant onze années. Cette douleur orgueilleuse de l'amour-type, passionnel et exclusif, dont Gérard Jarlot et elle tentaient vainement de se défaire.

Ce dont Marguerite aimerait être capable, Lol le fait naturellement au bal de Town Beach, avec la pureté et la franchise d'une personne qui n'a pas le souci d'elle-même. Capable de regarder son amant être éperdu d'une autre femme, fatalement rousse, sans avoir le sentiment d'être trahie. Adhérer à cet amour dont elle ne fait plus partie, et oublier de souffrir de l'abandon.

« *On parle des amours qui se terminent avec le temps. Je n'ai jamais compris. Je n'ai jamais aimé personne. Si je suis devenue folle c'est d'autre chose; à cause d'un événement que les autres ont ignoré* » 12 .»

Marguerite Duras pense que si l'amour est une leçon, Lol en a oublié l'algèbre. Toutes deux ne savent plus dans quelle sorte de désespoir se lover. Quelle cause lui donner. Marguerite boit, Lol est enfermée dans une chambre.

Il est vrai qu'elles oublient peu à peu ce qui s'est passé. Mais de l'amour, elles se souviennent. En quelques scènes, très peu d'actions, juste de quoi le faire exister. Un homme et une femme qui vont danser. L'instantanéité d'un regard par-dessus l'épaule.

Le souvenir d'un bal qui change l'amour.

Une *photo absolue*, sur laquelle il serait possible de parler jusqu'à épuisement du souvenir.

8 Extrait du scénario de *Sans merveille*, écrit par Marguerite Duras et Gérard Jarlot, dactylographié et annoté Dossier *Sans merveille* DRS 29 2 consulté à l'IMEC 9 Extrait du cahier jaune, notes pour *Le ravisement de Lol V Stein* Dossier *Le ravisement de Lol V Stein (notes préparatoires)* DRS 28 13 consulté à l'IMEC 10 Extrait des notes autour de *L'homme menti*, (pochette A5 version dialoguée) Dossier *L'homme menti* DRS 40 9 consulté à l'IMEC

11 Note dans la marge du script du *Ravisement de Lol V Stein* Dossier DRS 28 16 consulté à l'IMEC 12 Extrait du cahier jaune, notes pour *Le ravisement de Lol V Stein* Dossier *Le ravisement de Lol V Stein (notes préparatoires)* DRS 28 13 consulté à l'IMEC

1983

Dix-sept ans que Gérard est mort. Il avait fini par coucher avec cette femme, rousse aux yeux verts tout comme celle de son roman, et comme Anne-Marie Stretter. On peut dire que totalement, tendrement, tragiquement en 1966, il était mort en elle, de cette ironique mais bien sérieuse maladie du cœur dont on l'avait averti.

Marguerite n'était pas allongée dans un champ de seigle à ce moment-là, en train de regarder la fenêtre des deux amants. Mais c'est une des images qui lui restent.

À partir de ce que l'alcool et la volonté d'oublier ont épargné, elle a l'envie d'un livre. Mais il ne sera jamais porté par l'aisance de son écriture courante. Il ne sera pas difficile à écrire, comme l'a été *Le ravissement de Lol V. Stein*. Il sera impossible, parce qu'il n'a pas d'histoire. Pas de personnage. Pas de saveur autre que celle de la passion qu'avait Marguerite pour Gérard, et qu'elle peut parfois ressentir encore.

Le titre de ce livre, *L'homme menti*. Cela correspond à une trentaine de feuillets, dont le premier porte la mention « projet abandonné ». Ils seront réutilisés dans la composition de *La vie matérielle*, sous le même titre. On y trouve quelques bribes de scènes, ayant Marguerite Duras et Gérard Jarlot pour personnages principaux. Des moments ressassés, raturés.

« Non, je n'ai pas trouvé nécessaire possible de perpétrer un mensonge l'illusion après sa mort. Je n'ai presque rien dit Mensonge, c'est un mot très important Ce serait le seul.

Mais il emportait tout avec lui. Je n'ai trouvé d'autre Il dit tout et de lui et de moi d'elle et de la relation que nous avons qu'ils ont eue. donc il mentirait encore C'est une chose que vous avez temps faites qui arrive 13 .»

Et dans ces moments dont on trouve plusieurs ébauches – je/tu, elle/il, version descriptive, version dialoguée, la duplicité de Gérard Jarlot n'a pas de place. Il n'y a que comme ça que Marguerite arrive à l'atteindre. Le désir des femmes occupait chez Gérard toute la réceptivité physiquement sincère dont il était capable. Il pouvait tout supporter pour qu'une femme ne se refuse pas à lui, et pour que Marguerite ne l'abandonne pas. De cette fragilité, qui le ramenait au rang d'être humain sensible et perméable, elle peut parler sans craindre d'être

à nouveau prise au piège des impostures de son ancien amant. Ce qui est sûr c'est qu'elle le voyait, pâlir à la vue d'une femme.

« Je vous ai revu, ça y était, c'était fait, mort. Dans les yeux, la douceur déjà, délivrance de la peur terrible que vous aviez depuis votre accident, à 35 ans. Et allégé d'en mourir enfin. De mourir de cela, des femmes.

Lorsque je pense à vous et à moi je pense à un amour qui a duré longtemps. Qui a pris des formes quotidiennes. Pas à un grand amour. Je ne vois pas là une forme passionnée d'amour. Dès le départ, cela se nourrit de déboires, de désillusion mais corollaires, de défaites, mais de détails, de manq. Très vite, l'espoir s'assagit se limite aux jours qui se suivent. Très vite on supporte de l'autre l'infidélité de l'esprit. Dès lors, qu'importe lorsque nous ne sommes plus suffisants l'un à l'autre. Je suis jalouse des joueurs de poker, de vos enfants, de la mer dans laquelle vous nagez, de la nuit, des vêtements que vous portez.

Vous n'êtes jaloux que des hommes qui me regardent. Vous ne l'êtes pas des livres que j'écris 14 .»

Si le roman impossible avait un jour commencé, s'il avait trouvé un chemin fictionnel dépassant l'énigme Jarlot, cela aurait été par la fin de l'amour. Un nouveau départ qui reproduit, à l'identique, les circonstances de leur rencontre.

Marguerite est devant le miroir. Elle s'apprête à sortir. Elle sait qu'elle a envie d'aller à cette fête pour y trouver un amant. Elle lâche ses cheveux, met une robe noire décollée et du parme sur ses paupières. Il est déjà tard. Elle sait que l'homme avec qui elle vit ne voudra pas l'accompagner, mais qu'il cherchera à la retenir. « Pourquoi y allez-vous, vous ? » Marguerite se le demande :

« Je m'étais promis d'y aller »  
ou  
« Parce que je ne peux pas faire autrement »  
ou  
« Je ne pouvais pas supporter l'idée de ne pas être au-dehors... à cette fête – de l'entendre de loin – partout – et de ne pas y être. »  
puis  
« Je me suis regardée dans les yeux :  
« parce que j'en ai envie. »

C'est la première fois en onze ans. « Il dit : Ça c'est une réponse. On vous y attend ? » Elle descend les escaliers, dans la culpabilité et l'impatience. « Elle va vers un nouvel amour 15 .»

13 Extrait du projet inachevé de *L'homme menti* Dossier *L'homme menti* DRS 40 9 consulté à l'IMEC 14 Extrait du projet inachevé de *L'homme menti*, p 2 Dossier *L'homme menti* DRS 40 9 consulté à l'IMEC 15 Extrait du projet inachevé de *L'homme menti* Dossier *L'homme menti* DRS 40 9 consulté à l'IMEC

